

A la Maison des journalistes, on soigne les douleurs de l'exil

Alice Milot | Etudiante

Bilan lourd pour l'année 2007 : pas moins de 85 journalistes tués, selon [Reporter sans frontières](#). A Paris, depuis cinq ans, la Maison des journalistes accueille les reporters en danger de mort qui demandent l'asile politique à la France. Bienvenue dans un « village planétaire », comme l'appellent les résidents.

“Certains m'appellent Kub Or. Ils disent que je suis dans toutes les sauces, que je fourre mon nez partout.” Allen Yero Emballo, journaliste d'investigation de Guinée-Bissau et correspondant pour l'AFP et RFI, a eu l'audace de s'attaquer aux gros poissons : les narcotrafiquants de la côte ouest de l'Afrique. La réaction ne se fait pas attendre : les menaces de mort pleuvent sur lui et sa famille. (*Voir la vidéo.*)

C'est pour ces journalistes qui, comme Allen Yero Emballo, n'ont pas eu d'autre choix que l'exil que Philippe Spinau, réalisateur, et Danièle Ohayon, journaliste à France Info, ont fondé la Maison des journalistes il y a cinq ans dans une ancienne usine désaffectée, mise à disposition par la Mairie de Paris. Là-dessus, ils sont intransigeants : “On ne veut pas de touristes, pas question d'héberger de gens qui viennent se mettre au vert.”

Une “parenthèse de vie” avant un nouveau départ

Pendant six mois, “les premiers mois, les plus difficiles”, quinze journalistes venus des points chauds du globe, Ethiopiens, Cubains, Birmans, Irakiens et bien d'autres encore... partagent sous le même toit leurs joies et leurs angoisses en attendant que l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) leur accorde le statut de réfugié politique.

Comme tous les autres demandeurs d'asile, cette période ne peut être que celle de l'attente sans possibilité de s'intégrer : il leur est interdit de travailler ou de suivre une formation. Pourtant, l'espoir de retour est faible. En cinq ans, aucun résident n'est rentré chez lui.

La Maison des journalistes a décidé de mettre à profit cette “parenthèse de vie”. Objectif : permettre aux journalistes en exil de souffler après s'être arrachés de drames parfois cauchemardesques. Un repos nécessaire avant de reconstruire leur vie dans un pays dont pour la plupart ils ne connaissent pas la langue.

L'invention d'un concept : la solidarité professionnelle

Seul 10% des demandeurs d'asile obtiennent le statut de réfugié. Les journalistes, eux, sont des privilégiés. A la Maison, fort de leurs soutiens, aucun n'a jamais été débouté. Ils obtiennent certes des papiers, mais restent livrés à eux même sans accompagnement de l'Etat.

C'est donc sur la solidarité professionnelle que le réalisateur et la journaliste ont tout misé. Bonne pioche. Les médias n'ont pas hésité à financer l'accueil des résidents (chaque chambre porte le nom d'un des médias partenaires), la Commission européenne complétant le budget.

Face aux accusations de corporatisme, Philippe Spinau répond qu'ils ont “inventé un concept : celui de la solidarité professionnelle, libre aux autres de le multiplier”. D'ailleurs, son prochain projet est d'ouvrir une Maison des écrivains. Ajoutant au passage que la protection des journalistes se justifie aussi par la défense de la liberté d'expression.

Les financeurs n'ont aucun droit de regard sur les résidents, ce qui garantit l'indépendance de l'organisme. Seule les directeurs et RSF choisissent. Ils tiennent à ce qu'il n'y ait aucune sélection sur la couleur politique des candidats :

“Un journaliste est un journaliste, quelques soit les idées qu'il défend, on ne fait pas de prosélytisme, on est ouvert à tous.”

Un choix qui amène à des situations cocasses. Une année, la Maison a abrité le rédacteur en chef du journal gouvernemental du Congo-Kinshasa... et son homologue du journal d'opposition.

Une vérité pas toujours bonne à dire

“Chez nous, on te tue d'une balle froide dans la tête” : en Irak, on ne rigole pas avec “les traîtres”. Pour beaucoup d'entre eux, Bakhiyar Haddad en est un. Guide et traducteur pour les journalistes français en Irak, il a endossé son métier comme un sacerdoce. Son dernier reportage avec Corentin Fleury, “Bagdad : la guerre sans fin”, diffusé en septembre dans *Envoyé spécial*, est à l'origine de son départ en France. Il raconte :

“L'armée kurde, [la Brigade des loups](#), le partage des richesses par le gouvernement irakien et les milices.... On a montré la réalité, ce qui se cachait derrière les attentats. On ne s'est pas contenté d'énumérer les victimes comme on voit à la télé en Irak.”

Bakhiyar Haddad dit “vouloir aider son peuple”, il a surtout été accusé par les siens de “casser l'image du pays”. Considéré comme espion, il a préféré fuir, sur les conseils de Corentin Fleury.

La Maison des journalistes n'a pas hésité longtemps à l'accueillir, ses responsables tenant à aider aussi les “fixers”, ces habitants qui servent de guide, chauffeur, traducteurs... aux reporters sur les zones de conflit. “Ils prennent autant de risques que les journalistes, et sans eux, ils ne peuvent pas travailler”, explique son directeur.

Le prix à payer : abandonner sa profession

Loin de son pays, Allen Yero Emballo souffre aussi d'avoir dû abandonner sa vocation :

‘Le métier de journaliste, c'est comme une corde qu'on attache à un arbre. Quand on tire, cela se dilate de plus en plus, mais quand on la laisse, ça repart immédiatement au point zéro. Nous, c'est pareil : quand on n'exerce pas, on désapprend !’

Souvent, les réfugiés doivent ainsi renoncer à exercer leur métier, pourtant la cause même de leur exil. Philippe Spinau explique :

‘Seuls 10% d'entre eux pourront continuer leur profession, les autres travailleront dans la sécurité ou la restauration... C'est dur, certains étaient rédacteur en chef et gagnaient très bien leur vie.’

C'est le cas d'Amir, le ‘PPDA irakien’, qui présentait le journal télévisé sur une grande chaîne irakienne. Sur son ordinateur, il me montre ses promotions d'émission : on le voit en interview avec le premier ministre irakien, en photo avec Condolezza Rice, Kofi Annan, des commandants GI... Une liberté de ton qui n'a visiblement pas plu au pays de la discorde.

Aujourd'hui, il est correspondant pour sa chaîne, et fait des reportages sur la baguette de pain française ou sur le quartier de Montmartre. Il confie qu'il se sent ‘comme un lâche’, mais au moins, il est toujours journaliste.

Pour compenser cette frustration immense, ne pas perdre la main et commencer l'intégration dans ce qui devrait être leur nouveau pays, la maison a mis en place des cours de français, un journal, ‘L'Oeil de l'exilé’ et des émissions de radio, Quasimodo, enregistrées dans le studio du premier étage, financé par l'Agence Capa. L'endroit regorge de livres, de DVD, de journaux. Télévisions et connexion Internet sont à disposition de tous. Tout pour se sentir chez soi.

Malgré ses occupations, l'exil reste souvent douloureux. La porte de Philippe Spineau est toujours ouverte. Les résidents entrent souvent lui raconter leur histoires : tortures, viols, emprisonnements... la liste est longue pour ceux qui ont dû s'arracher à leur famille. En espérant un nouveau départ.

6406 VISITES | 17 RÉACTIONS

Tweeter

J'aime

0

14

TAGS

PARIS • IMMIGRATION • MAISON DES JOURNALISTES •

**Comparateur Mutuelle**

Trouvez une mutuelle adaptée à vos besoins et économisez jusqu'à 500€ par an.

**Revenus > 2 500€/mois ?**

NOUVEAU : Moins de 55 ans ? Avec la Loi Duflot, réduisez vos impôts en 2013 !

**Célibataire et cadre sup ?**

Rejoignez Attractive World, le site de rencontre haut de gamme avec sélection à l'entrée.

Publicité Ligatus

A LIRE AUSSI

Rue89

Le cunnilingus, la fellation et le cancer de Michael Douglas

Le Nouvel Observateur

Ils volent les pneus d'une voiture...et les remplacent par d'autres

Le Nouvel Observateur

Marne : un étudiant tué lors de la fête de son école

Rue89

Jo-Wilfried Tsonga, exilé fiscal le moins toléré de France

Rue89

Le sénateur Yves Pozzo di Borgo fond en larmes en évoquant le décès de Clément Méric**VERBES THÉMATIQUES**

avoir être voir mettre permettre